

L'HISTOIRE DE NOYON RACONTÉE PAR LE NOM DE SES RUES

RUE SAINT-ELOI

Depuis de nombreux siècles, la rue Saint-Eloi rappelle sans cesse le personnage aux dimensions universelles qui illustra sa ville épiscopale par son rayonnement, son apostolat, ses miracles, son histoire, sa mort, sa légende, ses reliques et les pèlerinages qu'elles suscitèrent, son iconographie. Son nom fut donné à l'abbaye qu'il avait fondée dans le faubourg d'Orroire et la rue qui y conduisait s'appela de tous temps rue de Saint-Eloi, sauf pourtant pendant la grande Révolution, les édiles d'alors en ayant fait la rue de Soissons.

Tronçon de la chaussée Brunehaut, elle fut très tôt bordée de maisons construites avec la fantaisie qui caractérisa l'habitat au moyen âge, pittoresque certes, mais avec des rues étroites, sinueuses et malaisées. Les maires et les jurés s'appliquaient à remédier aux nuisances multiples qui s'ensuivaient ; mais les grandes catastrophes que furent les incendies destructeurs de la ville entière à plusieurs reprises rendaient possible la mise en œuvre des nouveautés urbanistiques. Ainsi les sacs sans merci, les destructions systématiques par le feu de 1552 et de 1557 par les troupes de Charles-Quint furent l'occasion, avoue Levasseur, de retracer, d'aligner, d'élargir l'antique rue Saint-Eloi, vraisemblablement en la déplaçant pour en rendre possible la modernisation.

A partir de ce moment, le long de ses deux rives, s'élevèrent les immeubles de style rigoureux et majestueux propre à l'architecture des 17^e et 18^e siècles. Certains d'entre eux ont franchi sans trop de dommages les aléas des subversions et des guerres, ornements de la ville, témoins de ses fastes d'antan et de son prestige.

La rue Saint-Eloi s'arrêtait au rempart qui la bornait à hauteur de la rue actuelle de l'Abbaye de Saint-Eloi, ancienne emprise du rempart. C'est à cet endroit que se trouvait la première construction de la Porte Saint-Eloi, une des quatre portes fortifiées de la ville. Lorsque Louis XIII en 1631, autorisa les Bénédictins à reconstruire leur abbaye détruite au temps de la Ligue par Henri IV, la ville de Noyon leur accorda l'ancienne place d'armes qui fut incluse dans la fortification. C'est alors que, pour aménager l'entrée de la nouvelle abbaye, on traça une voie nouvelle qui prolongea, en biaisant, la rue de Saint-Eloi : ce fut la Rue Neuve Saint-Eloi (actuelle rue Victor Hugo). Deux cents ans plus tard, au moment de la destruction des remparts et de la création des boulevards périphériques, la rue Saint-Eloi sera prolongée en droite ligne jusqu'à ceux-ci.

Le quartier aristocratique

On imagine aisément que, pour construire les hôtels particuliers qui ornent la rue Saint-Eloi et ses annexes, il fallait des moyens financiers hérités ou acquis par des situations lucratives. Il en fallait aussi pour les conserver en bon état et pourvoir au bon fonctionnement d'une vie aisée. Ainsi se constitua le quartier résidentiel de la haute bourgeoisie. Les documents notariaux que Ponthieux a compulsés et exploités lui ont livré les noms de ces illustres Noyonnais se succédant de génération en génération, dont la liste constitue une sorte d'appel aux morts des témoins muets d'un autre Noyon.

On comprend pourquoi un historien local du 19^e siècle pouvait parler de « la plus belle rue de Noyon ».

A défaut de pouvoir remémorer, dans une brève chronique, tous ces personnages, il suffira d'évoquer quelques-uns de ceux-ci en parcourant la rue Saint-Eloi de la rue des Merciers au Boulevard, en visitant quelques maisons d'abord à droite du côté pair, puis à gauche du côté impair. Il faut noter en passant que la rue Saint-Eloi faisait fonction de frontière religieuse et administrative : sur la rive droite, on

appartenait à la paroisse Saint-Martin ; sur la rive gauche, à la paroisse Saint-Hilaire... Avant la Révolution de 1789, de par sa vocation aristocratique, cette rue n'avait pas de boutiques ; puis peu à peu des boutiques furent installées dans certains rez-de-chaussée, particulièrement dans la partie comprise entre la rue des Merciers et la rue du Marché-au-Lin et dans la partie récente vers le boulevard, c'est-à-dire aux mêmes emplacements que de nos jours. Ainsi trouvait-on au début du présent siècle : une épicerie-crèmerie - un magasin d'ameublement - des cordonniers - des débitants de boissons - un teinturier dégraisseur. Il y avait aussi deux dentistes, MM. Audy et Vauthier, et un notaire au n° 58, Me Leclère, successeur de Mes Irat, Paringaux, et Maréchal.

Nous passons devant les maisons où vécurent les Richoufftz, les de Carbonnel dont l'un fut percepneur, les Langlois, les Waubert, les Méniolle d'Epinoy. Arrivés devant le 24 où avaient habité autrefois des Marcotte, des Goyer, des Sézille, nous aurions rencontré au moment de la Révolution le ménage Gély-Blondelu dont la descendance marqua l'histoire de Noyon d'une façon particulière. Le père, François Blondelu, et son épouse Geneviève Cochevin avait eu huit enfants, dont un fut chanoine de la cathédrale. En 1801, il baptisa son petit neveu Alfred Donné, le futur médecin. Un autre fils devint le grand-père de Thérèse Bignot future épouse de René Brière, tous deux parents du fondateur de la banque Brière.

La déesse de la Raison

Une des filles Blondelu, Geneviève, eut une descendance plus originale, mariée en deuxième nocces avec Thomas Gély, officier juré-crieur. Leur première fille, Sophie Gély, joua tout simplement le rôle de déesse de la Raison au cours de la première fête révolutionnaire du 20 novembre 1793, organisée par la société populaire de Noyon. Entourée par la force armée et suivie de toutes les autorités, la citoyenne Gély traversa les rues sur un brancard que portaient quatre hommes. Placée sur l'autel de « la cy-devant cathédrale » elle écouta le discours du curé Gibert et participa à la création qui suivit.

Ce ne fut pas tout. On a écrit que Georges Danton, veuf et père de deux enfants obtint la main de Sophie à condition de se confesser et de se marier devant un prêtre. Mais la guillotine mit fin à cette alliance le 5 avril 1794 et, deux ans plus tard, Sophie Gély, veuve Danton, épousait Claude François Dupin qui en fit la mère de trois fils célèbres, dont deux académiciens dits Dupin Aîné et le Baron Dupin.

Le docteur Alfred Donné

L'autre fille, Euphrosine Gély, ayant épousé un négociant de Saint-Quentin, Jean-Baptiste Donné, donna le jour en 1801 à Marie, François, Alfred Donné, qui, devenu docteur en médecine, se rendit célèbre par ses découvertes en hématologie, par l'emploi du microscope en médecine, par ses travaux sur le somnanbulisme, sur le choléra, sur « l'élevage » des nouveau-nés. Il fut recteur de la célèbre université de Montpellier. Mais il resta toujours en contact avec l'hôtel du 24 de la rue Saint-Eloi : on l'y retrouve au moment de la naissance de ses enfants. L'un d'eux, Lucien Donné, exercera la profession de percepneur dans la même maison et y mourra en 1913.

Des alliances se noueront au cours du 19^e siècle entre les membres de cette lignée et les familles Richart et Apoix, Brière, Bécu et Bry dont les représentants sont évoqués dans d'autres rues de Noyon.

Que devinrent les Gély et les Blondelu ?... Après la guerre de 1914, la maison du n° 24 fut acquise par le banquier Barbier qui la fit remettre en état et fit agrandir son parc en démolissant un hôtel construit en 1638 par Charles Marcotte. Après avoir créé la banque « Cheneau et Barbier » en 1894, au n° 9 rue Saint-Eloi, puis l'avoir installée au 29 rue de Paris, M. Barbier put la transférer au n° 24 de la rue

Saint-Eloi en 1924. Hélas ! dans les années 1930, ce fut la faillite et le désastre pour de nombreux épargnants.

La banque céda la place à « L'Entente générale agricole ». Enfin, dans les années 1950, émigrant du n° 30 de la même

rue, le bureau de Postes et Télégraphes occupa cet immeuble, Monsieur Husson étant receveur jusqu'en 1967, date où Monsieur G. Tertieaux lui succéda.

(à suivre)
J. Goumard